

Concerts

Manu Dibango: «Pas de musique sans le corps!»

Le parrain de l'afro jazz-funk joue samedi au festival Couleur Café à l'Alhambra. Interview

Fabrice Gottraux

Depuis le temps qu'il parcourt le monde crâne rasé et sax alto en bandoulière, son immense stature est devenue une image reconnaissable en soi, sa silhouette un symbole. Manu Dibango, icône du métissage entre l'Afrique et l'Occident? Tant qu'à parler de figure tutélaire, l'intéressé, 83 ans le 12 décembre et toujours le même esprit pétri d'humour, endosse de préférence le rôle de parrain des musiques métissées. L'inventeur du *makossa* garde du haut de son demi-siècle de carrière cette tenue royale, ce punch fondamental qui font de lui un musicien apprécié au XXI^e siècle encore. Ainsi qu'une bête de scène. A voir en chair et en os, samedi 26 novembre, à l'Alhambra, dans le cadre du 3^e festival Couleur Café.

De Bach à Miriam Makeba

D'accord, Monsieur Dibango? «D'accord, mais ne me donnez pas du Don Corleone! C'est la musique qui me passionne. C'est le métissage que j'ai choisi. Aujourd'hui comme à mes débuts.» Sur un piano, parole de Dibango, il y a des touches noires et des touches blanches. «J'avais 15 ans lorsque je suis arrivé à Paris. Alors, je suis qui? J'ai des amis suisses nés au Cameroun, en Côte d'Ivoire! Votre environnement vous conditionne, que ce soit par la langue ou la musique. Au Came-

roun, ma famille faisait partie de la communauté protestante. Ma mère dirigeait une chorale: je chantais Bach, Haendel et Mozart, sans savoir que c'était en langue africaine. Qu'importe! Pour le musicien qui aime Miriam Makeba et Louis Armstrong, écouter Rachmaninov et Tchaïkovski, le langage est le même. Séparer tout cela, ce n'est pas le fait des musiciens, mais de ceux qui vous regardent de l'extérieur, qui posent des étiquettes.»

Non, dit-il, ce n'est pas un musicien qui a inventé le terme

Pratique

Mode, artisanat, ateliers, spectacles et concerts: le festival **Couleur Café**, 3^e édition, se fait l'écho de la diversité culturelle du continent africain. Entamée le 3 novembre, la manifestation a gardé pour la fin ses locomotives musicales, toutes à l'Alhambra: Flavia Coelho et Azaniah Noah jeudi (20 h), Baba Touré & Ayena et Bamba Wassoulou Groove vendredi (20 h), Manu Dibango et Z-Star samedi (20 h), puis Foungnana-Kouma Mangni et Somogo dimanche (17 h), tandis que Dibango fera une «visite décalée» parmi les collections du MEG (17 h). **F.G.**

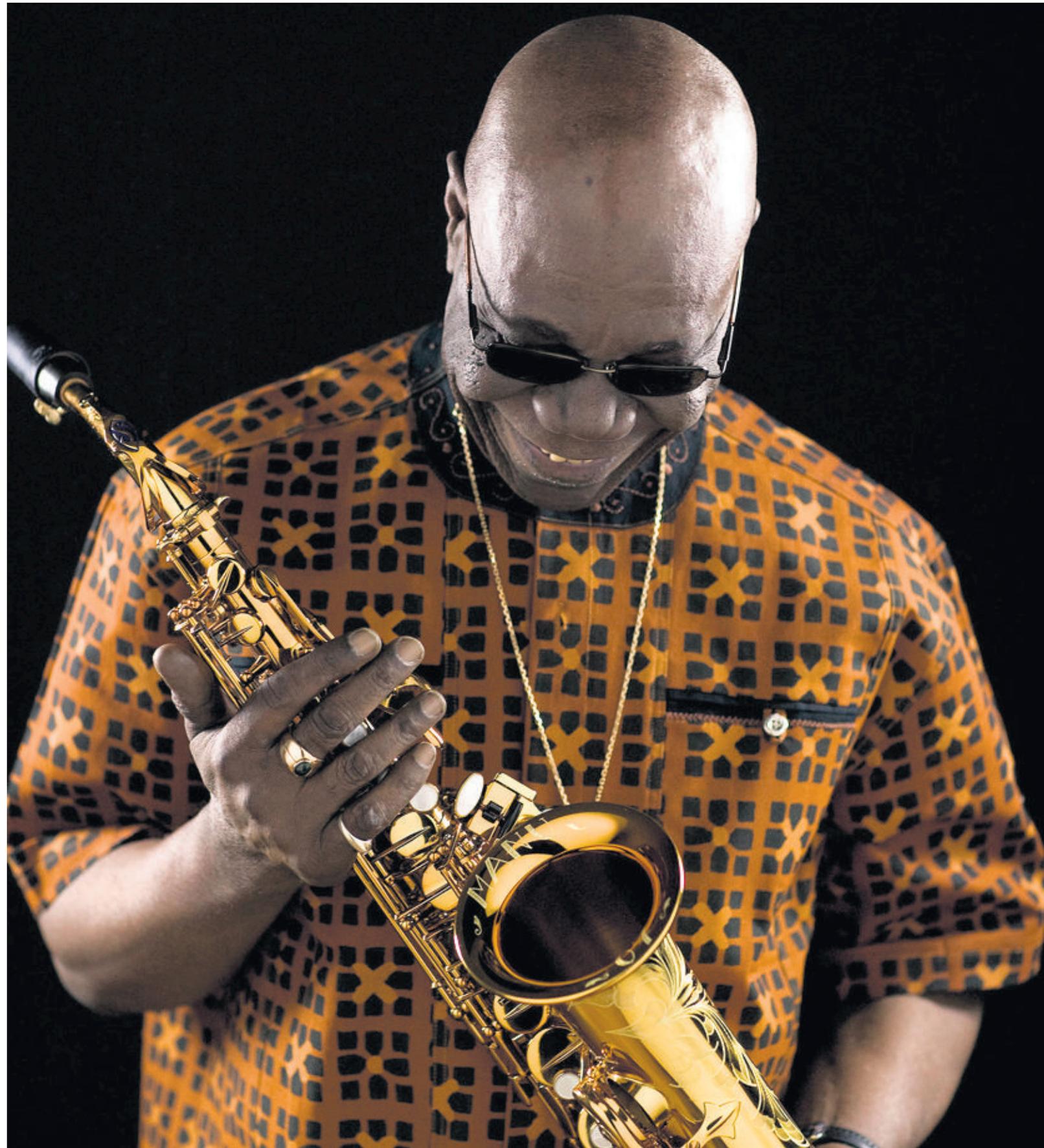
Infos: couleurcafe.ch

«world music», ce fourre-tout récupéré par le commerce, dont il se dit pourtant que Manu Dibango est également le pionnier. «En revanche, j'ai bel et bien inventé le soul *makossa!*» Voilà l'essentiel: «Il faut avoir la chance de trouver quelque chose qui vous identifie.» Il y eut un tube, *Soul Makossa*, en 1972, plagié dans la foulée par Michael Jackson pour son *Wanna be Startin' Somethin'*. Vieille affaire, à peu près réglée. «Dès l'instant que vous entrez dans la lumière, il faut être lucide. Avez-vous choisi de faire de la musique pour le people ou par passion? Ce n'est pas toujours facile.»

Délices d'Afrique

Dibango, le sage? «Je suis normal», rétorque l'intéressé. «Lorsqu'on va en studio, ce n'est pas pour faire un tube. Sinon on y retournerait tous les jours... Non. L'essentiel est de poser l'énergie du moment.» Et adviennent que pourra. En 2016, Manu Dibango trouve à présent sa nourriture dans l'«Afrikadelik», dernière reformulation en date de son répertoire, le terme évoquant le groupe Funkadelic. Set jazz et funk à sept sur scène. «On peut aussi dire Afrika-délice!» De quoi faire encore danser le public. «Il y a un rapport essentiel entre le son et le corps. Mais l'Occident a coupé les jambes en faisant du jazz un objet intellectuel. Ma musique reste festive.»

Alhambra Samedi 26 nov. 20 h.



Manu Dibango, 83 ans le 12 décembre, un demi-siècle de musique, reste le parrain du métissage entre l'Afrique et l'Occident. L. VINCENT